

Juin 1940 : la bataille des Alpes : quelques aspects peu connus des combats de la région d'Abriès (Hautes-Alpes)

Autor(en): **Rapin, J.-J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **123 (1978)**

Heft 12

PDF erstellt am: **27.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-344191>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Juin 1940 : La Bataille des Alpes

Quelques aspects peu connus des combats de la région d'Abriès (Hautes-Alpes)

présenté par le major J.-J. Rapin

Avant-propos: Le voyage effectué en 1977 par une cinquantaine d'officiers suisses dans la région fortifiée de Modane — voyage sur lequel une étude a paru ici même (RMS, septembre 1977) — a pris une valeur particulièrement riche et émouvante de par la présence d'anciens acteurs du drame. Dans l'étude ci-dessus, nous avons abondamment cité le Journal du Commandant de la Turra, cet héroïque officier qui a réussi, avec une poignée d'hommes, à bloquer le col du Mont-Cenis pendant la durée de la guerre franco-italienne. L'entendre de vive voix, et sur les lieux, relater les faits avec l'émotion que l'on peut imaginer, est une expérience que les participants au voyage ne sont pas près d'oublier.

Mais ce voyage aura permis de rencontrer également un autre officier dont la conduite au combat fut exceptionnelle. A elle seule, la dédicace portée par le général d'Armée Olry, commandant l'Armée des Alpes, sur l'exemplaire de l'étude «La Bataille des Alpes» qu'il a remis à cet officier, le prouve éloquemment.

(A) P. Adjudant Wiskel, auteur de plus beau
fact d'armes de cette bataille, avec l'affection
nomade de son C^o d'Armée

Olry

Le capitaine Woehrlé, aujourd'hui en retraite, président de l'Amicale des Anciens de l'Armée des Alpes, a bien voulu consigner l'essentiel de ses souvenirs. Nous leur avons gardé le caractère du style parlé et la saveur des propos de leur auteur, Alsacien de vieille souche. Son récit est complété, dans l'exposé qui va suivre, par des extraits du Journal de combat du lieutenant-colonel Martin, commandant la 45^e Demi-Brigade de Chasseurs Alpains (secteur du Queyras). Signalons pour les lecteurs désireux de mieux connaître le détail de ces combats que la copie intégrale des documents ci-dessus a été déposée par le soussigné à la Bibliothèque militaire fédérale, avec la bienveillante autorisation du capitaine Woehrlé.

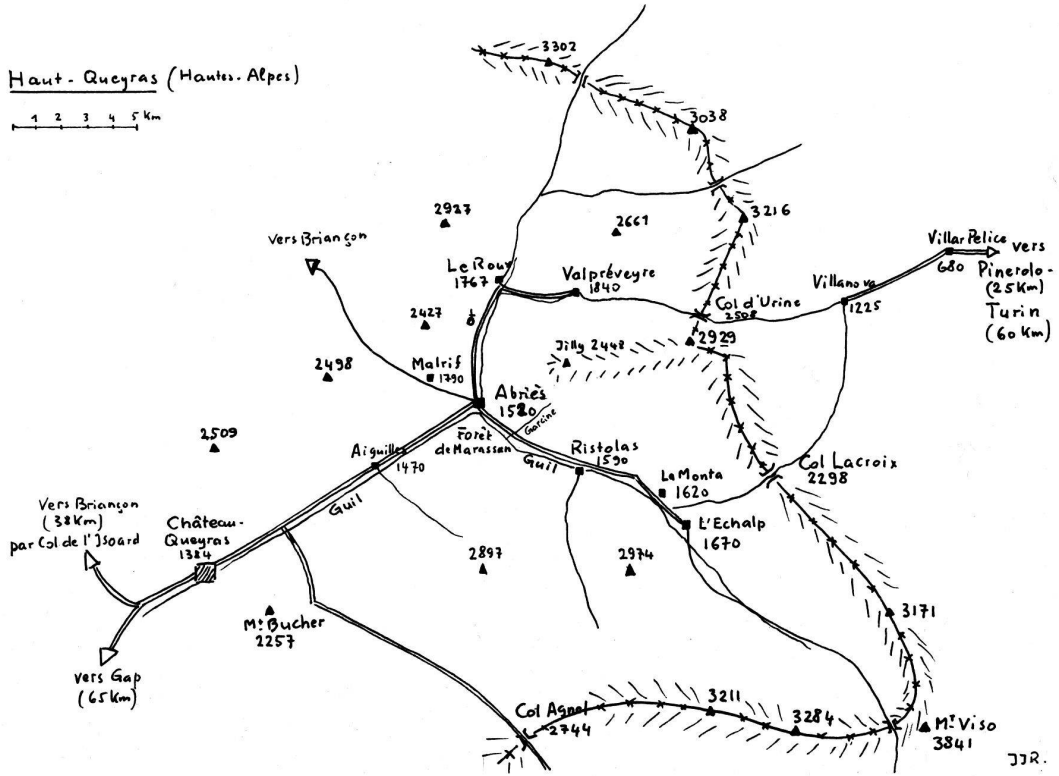
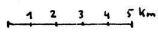
J.-J. R.

I. De la déclaration de guerre (10 juin) par l'Italie au 20 juin 1940.

«... Dans mes nombreux contacts avec les troupes italiennes, à la frontière, j'ai acquis la conviction que l'Armée italienne, dans sa grande majorité, était absolument hostile à la guerre contre la France, et même à la guerre tout court. Cependant, eux comme nous se méfiaient de la folie des politiciens, et peu à peu, on voyait les nuages s'amonceler...

Le 10 juin donc, dans la soirée, j'apprends que Mussolini vient de nous déclarer la guerre. En même temps je reçois l'ordre, en tant que maréchal des logis - chef de la brigade de gendarmerie, de faire procéder à l'évacuation des villages d'Abriès, de Ristolas, de La Monta, de L'Echalp, de Le Roux et d'Aiguilles. Des camions réquisitionnés sont en route pour transporter la population à Guillestre d'où elle sera embarquée pour Saint-Paul (Ardèche) où elle trouvera un excellent accueil de la population. Le bétail, nombreux, sera conduit à Guillestre par les propriétaires respectifs. La nuit est venue, et avec elle l'ordre de black-out absolu. Tout se déroule donc dans l'obscurité totale. Les gens sont tant soit peu affolés, c'est une pagaille monstre. Toute la nuit, je suis sur la place de village, à ordonner, trancher, crier, menacer, reconforter. Pendant ce temps, ma femme et mes deux jeunes garçons se préparent tout seuls à partir, car je ne peux guère les aider. Heureusement que ma femme est solide, courageuse, et qu'elle se

Haut-Queyras (Hautes-Alpes)



JJR.

débrouille magistralement. Elle part avec une voiture amie pour se réfugier à Nevers. Je crois ma famille en sécurité et j'ignore — heureusement — qu'elle sera bloquée par les Allemands qui sont arrivés à Nevers le même jour que ma femme.

A l'aube, l'évacuation est terminée, et je suis complètement aphone. Le curé est le dernier à partir et il vient me faire ses adieux. Il me remercie pour mon travail durant toute la nuit et il veut bien me pardonner les nombreux noms de D... que j'ai lâchés avec grande prodigalité durant cette nuit. Il sait bien que je ne pouvais pas opérer avec des mots gentils...

Je téléphone au commandant de gendarmerie du Département pour rendre compte que l'évacuation est terminée et il me donne l'ordre de me replier à mon tour sur Château-Queyras, avec mes deux gendarmes: Lamblard et Ducret, tous les autres sont aux armées, à la Prévôté.

Cela ne fait pas mon affaire et je demande à rester à Abriès où ma connaissance parfaite du terrain peut rendre service. Il refuse: «Ce n'est pas vos oignons! J'ai dit *Château-Queyras!*» — Bien, mon commandant, Château-Queyras» et je raccroche. C'est un très chic officier, mais une tête de mule, ce commandant Schmitz, un Alsacien, aussi «bourrique» que moi. Mais je m'y prends autrement. En vélomoteur, je file sur Château-Queyras et me présente au colonel Martin, qui commande la 45^e Demi-Brigade de Chasseurs Alpains et le sous-secteur Guil. Je lui offre mes services et il les accepte de bon cœur. Je lui demande d'arranger cette affaire avec mon commandant, pour m'éviter de me faire attraper. Il me rassure en riant, car lui aussi connaît déjà mon chef. Ma mission: carte blanche, faire ce que je veux; une seule condition: le colonel veut savoir à tout moment où me trouver, en cas de besoin. C'est donc très bien ainsi. C'est tout ce que je voulais. Je suis donc aux avant-postes un peu en franc-tireur; je vais d'une unité à l'autre, là où je peux être utile, et au fur et à mesure je téléphone au PC pour l'informer de mon emplacement. Mes deux gendarmes sont restés avec moi, Lamblard réellement enchanté de participer aux combats; l'autre, Ducret, volontaire «désigné» aurait préféré s'en aller, mais il n'ose pas me le dire.

Toutes les unités ont pris leurs emplacements de combat:

— La Section des Eclaireurs Skieurs (SES) du 92^e Bataillon Alpin de

Forteresse (BAF) (lieutenant Rouffiange) à La Monta, avec un groupe à proximité du col Lacroix, en sonnette.

- La SES du 87^e Bataillon de Chasseurs Alpains (BCA) (lieutenant Blanchard) à Valpréveyre, avec un groupe au sommet de Jilly, en sonnette.
- La SES du 107^e BCA autour du village du Roux (lieutenant Riotot).

Ces trois sections ont pour mission «Observation, Alerte, Retardement de l'ennemi». Elles devront ensuite se replier sur le point d'appui (PA) d'Abriès.

- Une section de la cp. I du 87^e BCA (aspirant Gueury) est implantée sur la rive gauche du Guil, en face et au-dessus d'Abriès.
- Une section de la même cp. (lieutenant Duisit) est installée autour de la chapelle sise au N.-O. et au-dessus d'Abriès, rive droite du torrent.

L'ensemble du PA d'Abriès ainsi formé est placé sous les ordres du lt. Combaz. Mes gendarmes ont leur poste de combat avec la section Gueury, rive gauche du Guil.

Quant à moi, je me promène, prends contact avec toutes ces unités où tout le monde me connaît déjà. Nous avons reçu l'ordre de ne pas chercher le contact, d'éviter de déclencher la bagarre, et partant, de ne pas faire de patrouilles en direction de la frontière. Mais cette interdiction ne me concerne pas. Je suis gendarme, un peu franc-tireur et le colonel Martin est bien content de me laisser vagabonder. Il m'accorde même deux éclaireurs pour m'accompagner...»

II. 20 juin: Combats de La Monta-L'Echalp. Pluie, froid.

Résumé de la journée:

— A 0730, le village de La Monta, tenu par une section de SES, est attaqué par deux colonnes italiennes, l'une venant du village de L'Echalp, l'autre du col Lacroix. Le colonel Martin est au PC d'Abriès. Il dépêche le capitaine Tournier, cdt. du 87^e BCA, à La Monta pour y prendre la direction des combats, lui adjoint un observateur d'artillerie et une des deux sections en réserve. De cette section, un groupe, commandé par le M. des L. Ch. Woehrlé se déplace par les bois sur la rive gauche du Guil jusqu'à la hauteur de L'Echalp, pour

dominer ce hameau, bloquer tout repli de l'ennemi, condamné ainsi à subir sur place le feu de l'artillerie de 75, en batterie au sommet Bucher. La 2^e section de réserve est amenée dans l'après-midi en renfort à La Monta.

— L'attaque italienne contre La Monta échoue, brisée par une parfaite coordination infanterie-artillerie. Les assaillants se replient sur L'Echalp.

— L'artillerie italienne (du 149 long, semble-t-il), en batterie au pied du col Lacroix, versant Est, riposte sur La Monta et Ristolas, qui sont en flammes à 1330.

— Une deuxième action italienne, forte d'une compagnie, débouche des crêtes NE de La Monta, vraisemblablement pour dégager les troupes enfermées dans L'Echalp et prendre à revers le point d'appui La Monta. A 1715, le village et la SES sont effectivement débordés par le Nord, mais, à nouveau, une coordination efficace artillerie-infanterie permet de rétablir la situation.

— Une troisième action italienne, forte de sept groupes de combat, tente dans l'après-midi de forcer le bouchon de Valpréveyre. Devant la fermeté de la défense, les assaillants se replient.

Le colonel Martin tire comme suit la leçon des événements de la journée: «... Les événements de cette journée montrent combien les opérations ont été *fragmentaires* et diverses. Ce caractère spécial de la guerre de montagne exige des chefs une attention vigilante, une appréciation rapide de la situation, des possibilités et des conséquences, des décisions souples et promptes, et aussi un placement judicieux, fait à priori, des rares et faibles réserves disponibles si l'on veut qu'elles puissent intervenir à temps (...)

Ceci montre bien que la guerre de montagne est souvent une *guerre de vitesse*, dans laquelle il s'agit d'occuper un point avant l'ennemi. Or, aller vite en montagne, ce n'est pas s'épuiser à courir, c'est *aller lentement mais longtemps*. C'est surtout partir à temps.»

III. 21 juin: Combats d'Abriès. Pluie, froid.

La situation des défenseurs est très dure, comme le note le colonel Martin: «La journée du 21 juin sera une journée critique entre toutes pour les faibles éléments qui tiennent les avant-postes depuis onze jours

de guerre après s'être consacrés sans repos, depuis un mois, aux rudes travaux d'une organisation défensive et aux pénibles reconnaissances en haute montagne...»

Résumé de la journée :

— Dès 0530, forte préparation d'artillerie (75 et 100) sur Abriès, La Monta et Valpréveyre; simultanément, progression d'un bataillon du col Lacroix vers la crête de Jilly.

— Vers 0730, attaque du point d'appui de Valpréveyre, où le lt. Blanchard fait preuve de la plus héroïque conduite sous le feu ennemi, couvrant la retraite de ses hommes, pistolet au poing, jusqu'à ce qu'il s'écroule, transpercé, et tombe aux mains des Italiens.

— De 0730 à 1030, repli des éléments de Valpréveyre et de l'observatoire de Jilly sur la forêt de Marassan, avec nouvelle mission de couverture du point d'appui d'Abriès.

— Peu avant 1030, la SES du village du Roux inflige de lourdes pertes aux éléments avancés italiens, puis reçoit l'ordre de repli sur le point d'appui d'Abriès.

— A 1100, le colonel Martin donne l'ordre de constituer avant 1800 le point d'appui d'Abriès et de couvrir ses flancs par les 3 SES, tandis que les deux sections du groupement du capitaine Tournier rentreront vers 2200 reprendre leur mission initiale de réserve à Château-Queyras.

Le colonel Martin analyse la situation comme suit. Il :

- «1. considère comme terminée la première partie de la mission des SES: alerter, puis retarder par le feu la progression de l'ennemi sans toutefois se laisser accrocher;
2. poursuit l'exécution stricte de son plan de défense et constitue «l'encadrement» du point fort d'Abriès;
3. décide de se battre devant ce point fort sans l'intervention de moyens supplémentaires;
4. reconstitue ses faibles réserves et remet en place le commandement et les fractions temporairement prélevées sur la position de résistance.

La suite des opérations va montrer que — malgré une violente attaque de l'ennemi — ce plan se déroulera intégralement.»

— A partir de 1300 et jusqu'à la nuit, vives attaques italiennes, d'une force de trois bataillons, sur Abriès, avec tentative de le tourner

par le Nord en direction de Malrif, toutes actions repoussées avec l'appui de l'artillerie (105 et 155).

IV. Journée du 22 juin. Pluie, froid.

Après les durs combats du 21 juin, la journée est plus calme. Plusieurs tentatives d'infiltration arrêtées à la hauteur d'Abriès. Dans l'après-midi, grosse opération offensive d'un régiment d'Alpini qui franchit le col Lacroix pour s'emparer de La Monta — vidé de ses défenseurs depuis 45 heures! Se rapproche ensuite d'Abriès jusqu'à la limite des possibilités de tir de l'artillerie française. «Dans la nuit, des cris fréquents de blessés ennemis abandonnés ont été entendus d'Abriès» note le colonel Martin.

V. Journée du 23 juin. Pluie, froid.

Nuit calme. Les Italiens tiennent compte de la leçon des journées précédentes et ne tentent aucune manœuvre de force malgré l'arrivée de deux nouveaux régiments et de deux bataillons de la milice fasciste dans le secteur du Haut-Guil.

C'est alors, ne voyant rien venir, que se forme un groupe de volontaires, composé de l'aspirant Gueury, de quatre chasseurs de sa section et du maréchal des logis-chef Woehrlé. Mais laissons la parole à celui qui, selon l'expression du général Olry, allait être l'auteur du plus beau fait d'armes de la Bataille des Alpes:

«... Hier soir, l'aspirant Gueury est venu me trouver pour me dire: «C'est la fin, tout est foutu. On parle d'armistice. Vous, vous avez déjà combattu un peu partout et moi, je n'ai encore rien fait. Et je veux faire quelque chose avant que tout soit terminé. Vous venez avec moi?» Je dis oui et lui demande ce qu'il veut faire. Il n'en sait encore rien et me demande de venir le voir le lendemain matin de bonne heure. Ce que je fais. Et Gueury m'explique: «La veille, nous avons été passablement gênés par un tir de mitrailleuses installées en face de nous, dans le ravin de la Garcine. Nous avons tiré sur ce secteur, surtout notre artillerie, pendant toute la nuit et maintenant, il n'y a plus de signe de vie. Il s'agit de faire une reconnaissance et de voir où se trouvent nos «amis» de la veille.»

L'affaire ne me plaît qu'à moitié. Il faut traverser le fond de vallée, absolument plat et dénudé, grimper en face, en plein jour!

Gueury est jeune, il est bouillant. Où diable va-t-il m'emmener? Je ne suis pas rassuré du tout, mais j'ai dit oui et je ne veux plus me rétracter. Donc, je donne mon accord, je trouve même un sourire — assez jaune, je crains. Je ne veux surtout pas qu'on se rende compte que j'ai... la frousse. Gueury rassemble quatre chasseurs et tous ensemble nous partons: Gueury devant, ensuite moi, et les quatre chasseurs avec un FM.»

«D'autres, sans doute, eussent laissé s'écouler ces dernières heures sans rechercher des risques», note le colonel Martin, qui poursuit: «Eux franchissent le réseau du point d'appui Sud d'Abriès, vers neuf heures, gradés en tête, le fusil-mitrailleur derrière, prêt à intervenir. Alors va s'accomplir un exploit probablement unique dans cette guerre. Cette faible patrouille sort de la forêt de Marassan, franchit le Guil, gagne les pentes de la rive droite. Bientôt elle arrive au pied du ravin de la Garcine. En face se trouve le bois de la cote 1545 à hauteur duquel l'ennemi a vu sa progression arrêtée net, la veille dans la soirée. Sous les mélèzes obscurs, c'est le mystère. Gueury et Woehrlé vont tenter de le percer, seuls. Laisant là en batterie, le FM et les quatre chasseurs, les deux sous-officiers, pétris d'audace, continuent seuls, le mousqueton à la main ou le pistolet au poing ...»

Le capitaine Woehrlé continue: «... Nous avons bien fait 100 ou 150 mètres, lorsque je vois et montre à Gueury une quinzaine d'Italiens, roulés dans leur cape, qui ne nous ont pas vus. Gueury bondit, je le suis, et ici, ce qui était opération militaire devient un beau «bluff». Nous sommes deux au milieu d'une quinzaine d'Italiens et froidement — la frousse m'a quitté au moment même de notre action — je leur hurle dans mon italien de derrière les fagots: «Mani in alto!» et je continue: «Vous êtes encerclés par cinq pelotone di mitraille! Si vous ne vous rendez pas immédiatement, on vous massacre tous!» Et pour bien accréditer mes hurlements, je crie en direction de renforts imaginaires (il faut dire que j'avais complètement oublié nos quatre chasseurs laissés en bas): «Mitrailleurs, attention à mon commandement. Au premier geste, tirez!»

Et voilà que les Italiens, terrifiés, se lèvent et se rendent. Et tout à coup, je vois sortir du ravin nos quatre chasseurs, qui m'ont

entendu mais n'ont pas compris mes paroles. Gentiment, ils arrivent, FM sous le bras. Me voyant seul au milieu d'un tas d'Italiens, ils ont un flottement. Il faut les rattraper, vite, et pour cela, je leur crie: «Nom de D... un peu plus vite que ça. Mettez-moi ces gaillards en joue, et au premier geste, tirez!» Mes gars se ressaisissent. Ils ont compris. Les Italiens aussi et un sergent me demande si nous allons les remettre «aux Noirs». (On leur a dit qu'il y avait des «Noirs» en face, des Algériens.) Je les rassure et active le mouvement. Et je me rends compte que mon aspirant a disparu. Il est tout simplement allé plus loin, plus haut, et je le vois revenir avec un sourire — et un tas d'autres Italiens, dont un capitaine et deux lieutenants ...» Laissant les prisonniers à la garde des chasseurs, nos deux hommes pénètrent plus avant dans le bois. D'autres Italiens sont capturés, dont le nombre augmente sans cesse.

«Le coup de main est terminé, écrit le colonel Martin. On pousse vite ce troupeau humain avant qu'il n'ait le temps de se ressaisir. Bientôt les quatre chasseurs et les deux gradés encadrent le tout. On se faufile vers nos positions. Pas un coup de feu n'a troublé le murmure du Guil. Trois quarts d'heure après leur sortie de nos lignes, nos patrouilleurs franchissent à nouveau le réseau. *Partis six, ils reviennent cinquante-huit!* Ils se sont emparés du capitaine et des deux lieutenants de la compagnie, de trois sous-officiers, de quarante-six gradés ou Alpini du 3^e régiment avec leur armement complet: 1 mitrailleuse lourde, trois mortiers de 40, plusieurs FM et l'armement individuel avec toutes les munitions. Un bel exploit que l'on n'attendait guère au moment où nos armées battues, décimées, reculaient jusqu'à la Gironde et l'Isère!»

«Les nôtres nous font fête, poursuit le capitaine Woehrlé, mais après être arrivés dans le point d'appui, vient un ordre du PC de Château-Queyras: «Les prisonniers seront acheminés tout de suite sur Château-Queyras et le chef Woehrlé conduira personnellement le détachement.» Je ne suis pas enchanté. Douze kilomètres à faire à pied et à travers la forêt alors que je suis si fatigué, claqué! Mais un ordre est un ordre. En cours de route, je vois que le capitaine italien est très abattu. Les larmes coulent sur son visage. J'en suis assez ému et je tâche de le remonter: «Es fortuna de la guerra» (toujours mon italien!) — «Aujourd'hui moi, demain toi!» et je le

fais profiter de ma gourde ainsi que ses deux camarades, dont l'un, le lieutenant G... me donne sa carte de visite avec son adresse civile à Turin...»

Le colonel Martin termine ce récit ainsi: «En décembre, devant les noirs mélèzes déjà givrés et les pics éblouissants de neige, Woehrlé, cité à l'ordre de l'armée, sera fait en même temps Chevalier de la Légion d'Honneur, suprême récompense qu'accompagne la magnifique citation méritée par ce vaillant fils de l'Alsace.» (Cette citation est reproduite en fin d'article.)

Quant à l'aspirant Gueury, il fut décoré de la Médaille Militaire et le capitaine Woehrlé termine ainsi son récit: «Gueury a repris le combat en 1944 et 1945 dans les rangs de la Légion étrangère et il a décroché encore plusieurs citations. Il est maintenant Ambassadeur de France et je le vois très bien, lors des représentations officielles avec, sur sa poitrine, la Légion d'Honneur, la Médaille Militaire, la Croix de Guerre avec plusieurs palmes et étoiles. C'est une chose probablement assez rare chez les diplomates. Et le 23 juin, chaque année, où qu'il se trouve dans le vaste monde, Gueury ne manque jamais de m'envoyer un télégramme. Le 23 juin est notre Journée commémorative...»

En fait cette histoire extraordinaire comporte un post-scriptum. Au soir du 27 juin 1976, après une journée du souvenir franco-italienne, un général italien — alors capitaine dans le secteur — dit au capitaine Woehrlé et à l'ambassadeur Gueury: «Savez-vous que, lorsque vous avez fait votre coup de main, vous avez passé à moins de dix mètres d'une de nos mitrailleuses qui était braquée sur vous?» L'ambassadeur Gueury sursauta, mais le capitaine Woehrlé répondit au général: «Cela m'a été dit en 1940 par des officiers italiens, mais je n'ai pas voulu le croire. Pourquoi n'ont-ils pas tiré sur nous?» — «Eh! dit le général, il paraît que vous avez crié que vous aviez encerclé tout le monde et que vous alliez tuer tout le monde s'ils ne se rendaient pas immédiatement. Alors nos mitrailleurs se sont dit: Si nous ne bougeons pas, les Français ne nous verront peut-être pas; mais si nous bougeons, ils nous tueront. Alors, faisons les morts.» «Gueury et moi nous nous regardâmes, conclut le capitaine Woehrlé. Nous n'osions pas rire, mais le général eut un fin petit sourire. J'aurais donné gros pour savoir ce qu'il en pensait.»

VI. Journée du 24 juin. Pluie, froid.

Quelques fractions italiennes en mouvement sont prises sous le feu de l'artillerie et dispersées. Le colonel Martin visite seul toutes ses positions d'Abriès, une à une, et note ensuite dans son Journal: «Ces deux sections sont certes fatiguées par leur dur service et les injures du temps (pluies continues depuis 14 jours et neige persistante ce matin, à partir de 2000 m) mais leur moral est très élevé. Tous ont conscience, non de leur supériorité, mais de leur suprématie sur l'ennemi (...) J'ai l'impression personnelle que le 3^e régiment d'Alpini, le 29^e régiment d'infanterie et la Centurie de milice alpine d'assaut (réd.: milice fasciste) ne dépasseront pas le modeste point d'appui d'Abriès dont ils paraissent aujourd'hui ne pas tenir à s'approcher de plus près en raison des sévères leçons reçues.»

VII. Journée du 25 juin: L'armistice.

«L'heure fatidique, écrit le capitaine Woehrlé, est arrivée. Il est 0035 et les armes se taisent. Je suis au PC de l'aspirant Gueury, avec lui, le lieutenant Combaz et le lieutenant Despert. Nous sommes hébétés. C'est donc fini? Jusqu'au dernier moment, nous avons espéré le miracle, refusé de croire à notre défaite. Et maintenant, tout croule autour de nous... C'est dur, très dur. Et pendant plusieurs jours et nuits nous avons lutté contre plus de 6000 Italiens, à un contre trente. Nous avons eu la fierté de les bloquer, de briser leurs assauts, ne leur permettant pas d'entamer nos avant-postes et nous devons maintenant nous incliner, sans avoir été battus?... Aucun de nous n'a les larmes faciles. Mais voici que cela nous prend à la gorge. Combaz nous quitte, va dans la forêt. Quand il revient, il a les yeux rouges (...) Le coup est rude. Tout est foutu, tout est par terre. Quel sera notre avenir, celui de notre pays?

En fait, ce jour-là va donner aux défenseurs une dernière occasion de prouver leur ardeur, comme le montre la fin du récit du capitaine Woehrlé: «Il est très tard, peut-être trois heures lorsque je m'affale sur des fagots, dans mon abri, et la fatigue me gagne, m'assomme. Tout à coup, je suis réveillé par des rafales de FM. Je bondis: «Mais cet armistice, ce n'est donc pas vrai puisqu'on tire!» J'ai donc rêvé? Je bondis dehors et rencontre Gueury, fou de rage. Il me montre une

compagnie italienne arrêtée sur la route, à l'entrée du village d'Abriès. L'intention de ces lascars est assez nette. En violation des conditions d'armistice qui prescrivaient à chacun des adversaires de rester sur les positions occupées à 0035, ces salopards ont voulu grignoter du terrain, s'installer à Abriès, nous voler ce village. Mais nos chasseurs ont veillé. Ils ont tiré — nous saurons par la suite qu'ils ont tué un homme, blessé deux autres. Ayant raté leur coup, les Italiens se sont arrêtés et tous agitent frénétiquement des chiffons blancs.

Sans trop savoir ce que j'allais faire et sans me soucier de savoir si j'étais suivi ou non, je dévale la pente, franchis le Guil sur la passerelle au pied de notre emplacement de combat et je me trouve nez à nez avec un capitaine entouré d'une dizaine d'Alpini. Le reste de la compagnie est sur la route, à quelque 100 mètres plus loin. Le capitaine voulait sans doute venir parlementer, mais je ne lui en laisse pas le temps. Je lui braque mon pistolet sur le ventre et l'apostrophe violemment : « Un pas de plus et je vous tue. Et alors nous ouvrons le feu sur votre compagnie et pas un seul de vos hommes ne nous échappera. » Le capitaine veut discuter ; dans un français très médiocre, il veut expliquer que la guerre est finie, que c'est l'armistice, n'est-ce pas ? qu'il a reçu l'ordre d'installer sa compagnie à Abriès, « al villaggio » à l'hôtel... « Rien à faire, lui dis-je. Si vous ne partez pas tout de suite, je vous tue, quitte à être tué à mon tour, mais vous trinquez durement » et j'ajoute : « Vous n'étiez pas foutus de venir dans ce village les armes à la main, et c'est beaucoup trop tôt pour y venir avec vos valises. » Il veut encore bredouiller quelque chose, mais à ce moment, j'entends derrière moi une voix calme : « Avez-vous compris, capitaine ? Vous allez immédiatement retourner sur Ristolas, d'où vous êtes venus. Mais comme vous avez violé les conditions d'armistice, il y a une petite formalité à remplir : faites déposer les armes à vos hommes ! »

Eh bon Dieu ! je n'avais pas eu cette idée-là. Suivi d'un ou deux chasseurs et de mon gendarme Lamblard, du lieutenant Combaz — car c'est cet officier qui vient de parler après avoir eu un entretien téléphonique avec le colonel Martin, je bondis sur la compagnie : « Bas les armes, vous tous ! Ordine del capitano vostro ! » Bien que mon italien soit peu académique, ils m'ont compris. D'ailleurs leur capitaine arrive avec le lieutenant Combaz. Il confirme l'ordre, les Alpini forment les faisceaux, là, sur la route, devant ce petit oratoire qui est juste à

l'entrée du village et, la tête basse, s'en retournent vers Ristolas, leur capitaine en tête. Nous les avons autorisés à laisser quatre Alpini auprès de leur armement qui fait un joli tas: mitrailleuses, mortiers, etc. Mais les armes de nos avant-postes restent braquées sur ces gars, pour leur enlever toute idée de nous jouer un tour (...) Quelques heures plus tard, les Italiens sont autorisés à venir récupérer leurs armes, mais ils devront se retirer sur les positions occupées par eux à 0035. Et c'est ainsi qu'une poignée de «vaincus» a désarmé une compagnie de «vainqueurs» *après* l'armistice, et les a empêchés de nous *voler* un village qu'ils avaient été incapables de *conquérir* auparavant...»

VIII. Conclusions.

1. *La valeur de la troupe*, du côté français, est extrêmement remarquable: esprit de décision, endurance, connaissance du terrain et volonté de défense, voilà des atouts très sûrs. Ajoutons que, mis à part le colonel Martin, qui avait pris sa retraite peu avant la guerre, et le capitaine Tournier, deux officiers de carrière, tous les officiers qui ont combattu dans le Queyras étaient des officiers de réserve, «... beaucoup d'instituteurs, quelques commerçants ou industriels...» note le capitaine Woehrlé.

2. *Quant aux pertes*, le colonel Martin les commente comme suit: «Les défenseurs du Haut-Guil ont eu 3 tués (sur 200 hommes engagés). Le seul 3^e régiment d'Alpini a eu 562 tués, selon les renseignements recueillis et confirmés par le médecin-chef de ce régiment. Aux dires de ce médecin, de nombreux blessés seraient morts pendant leur long séjour sur le terrain détrempe et sous les intempéries, ainsi que sur les deux versants de la frontière, en raison de leur épuisement, du froid glacial et des difficultés extrêmes d'évacuation.»

Et le Journal de combat de la 45^e Demi-Brigade de Chasseurs Alpins se termine sans nul autre commentaire, par cet extrait de l'Ordre du jour adressé le 25 juin 1940 par le général Olry à ses troupes: «... Réduites, face à la frontière italienne, aux troupes de forteresse et à 3 divisions d'infanterie, elles (nos troupes) ont contenu les deux armées qui leur étaient opposées, à l'effectif d'une trentaine de divisions.

Des troupes d'avant-postes qui n'avaient qu'une mission de surveillance se sont confié à elles-mêmes des missions de résistance, de

contre-attaque même. Dans certaines actions, elles ont fait des prisonniers en nombre supérieur à leur propre effectif. Nos ouvrages d'avant-postes ont tenu vaillamment, même encerclés.

Chacun a ainsi donné bien plus même que ce que sa mission stricte lui commandait...

... Ceux qui ont fait cela ont le droit d'en être fiers...»

Le Général d'Armée Olry, Commandant
L'Armée des Alpes
Signé: Olry

Une relation aussi impressionnante demeure lourde de sens pour un peuple dont l'armée devrait, elle aussi, combattre en montagne. En particulier, il est bon de se souvenir à quel point les actions individuelles y jouent encore un rôle déterminant. C'est pourquoi nous reproduisons, pour conclure, une page qui en dit plus long que beaucoup de commentaires sur l'engagement d'un homme au service de sa Patrie. (Voir page suivante.)

*manuel
occurent tous*

9:6

45ème Demi-Brigade de Chasseurs à Pied

ETAT- MAJOR
et
Sous- Secteur du Guil.

Le Lieutenant-Colonel R. MARTIN Commandant la 45ème Demi- Bri
gade de chasseurs alpins et le Sous-Secteur du Guil
au
Chef d'Escadron Commandant la Compagnie de Gendarmerie
des Hautes-Alpes

à G A F

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance la conduite
magnifique au combat du M.D.L. Chef WOHRLE ,Commandant la brigade d'
Abriès.

Depuis la déclaration de guerre de l'Italie ce Sous-Offi-
cier a amplifié encore les services qu'il avait rendus auparavant dan
la recherche des renseignements en haute-montagne.

Les 20 à 21 Juin il s'est joint spontanément à une de mes
sections de combat engagée en première ligne dans le Haut-Guil. Depui
lors, mousqueton ou revolver au poing, il a lutté sans trêve ni répi
au milieu de mes chasseurs, faisant l'admiration de tous par son auda
ce, sa volonté, son ardeur patriotique.

Il a, le 23 Juin, fait partie comme volontaire d'une fai-
ble patrouille de six gradés ou hommes qui, par sa bravoure, est ren-
trée dans nos lignes ramenant prisonniers 3 Officiers dont 1 Capitain
3 S/Officiers et 46 gradés ou Alpins.

Ce matin encore, l'armistice conclu, il s'est opposé par
la menace à la marche d'une Compagnie italienne qui prétendait venir
s'installer à Abriès.


Un tel homme honore son arme, l'Armée tout entière et son
Pays.

Je l'ai proposé pour une citation à un ordre élevé. Il
mérite que ses actes soient portés à la connaissance de la 14^e Légion
et de son arme d'élite.

Le Lt-Colonel R. MARTIN, Commandant la
45ème Demi-Brigade Alpine de Chasseurs à Pied.
25 - 6 - 1940. Signé: R. MARTIN.

Copie certifiée conforme

A Gap, le 28 Juin 1940.
Le Chef d'Escadron SCHWITZ, Commandant la
Compagnie de Gendarmerie.



J.-J. R.

